



«L'Etat, la société, c'est rigide, face à ça, il faut s'en moquer» Rencontre avec le romancier coréen Kim Yeon-su

Recueilli par **ARNAUD VAULERIN** Envoyé spécial à Séoul

L'un se lit comme une introspection ironique et à voix haute sur le sentiment amoureux, ses errements et ses égos. L'autre est une poétique quête, patiente et errante, sur l'identité et le lien familial de Camilla, une jeune fille adoptée. Kim Yeon-su a écrit ces deux romans *Tu m'aimes donc*, *Sonyong?* et *Si le rôle de la mer est de faire des vagues* à dix années d'intervalle. Cet ancien reporter et traducteur, né en 1970, y campe des individus parcourus de doutes et de failles. Et sonde *«l'abîme qui existe entre les êtres»*. Rencontre dans un café de Séoul avec un auteur tour à tour engagé et amusé, solitaire et voyageur, à la recherche du «je» qui est un autre.

Ces deux livres sont très différents, à tel point que l'on a l'impression de lire deux auteurs. Comment l'expliquez-vous ?

Avec *Tu m'aimes donc*, *Sonyong?*, je voulais parler de ma génération, un peu de manière objective, d'un ton moqueur. J'ai pris le point de vue d'un auteur un peu démiurgique, quelqu'un qui connaît tout. Pour l'autre, *Si le rôle de la mer est de faire des vagues*, il s'agit d'un livre sur l'identité. Je voulais faire des expérimentations. Il y a non seulement un narrateur qui parle à la première personne, mais également d'autres qui s'expriment à la deuxième, troisième personne et aussi un nous collectif pour que l'on puisse mieux creuser l'identité des gens. Entre ces deux romans, il y a presque un écart de dix ans. Dans le premier, je prête la parole aux personnages. Dans le deuxième, il y a évidemment une histoire et une plus grande place faite à la contemplation, qui exprime le point de vue choisi par l'auteur. Je suis en train d'évoluer vers ce genre de romans.

Vos romans font une large place à l'individu, à sa psychologie et beaucoup moins à la communauté, au groupe tel qu'il inspirait la littérature des années 80-90.

Dans *Tu m'aimes donc*, *Sonyong?*, je parle de deux amours. Un amour des individus entre eux et un autre pour la collectivité, pour l'Etat. Quand ma génération est entrée à l'université à la fin des années 80, nous avons pensé que



Sur la plage de Gwangali, à Busan. PHOTO THIERRY ARDOUIN TENDANCE FLOUE

l'amour de l'individu devait l'emporter sur celui du groupe. Ma génération se situait entre les deux, en fait. On s'est un peu révoltés, mais j'exprime cette confusion dans *Sonyong*. L'autre roman s'inscrit également dans cette thématique. Il y a un personnage dont le secret de la naissance est bien gardé par la collectivité. Il y a une sorte de tension entre l'individu et l'ensemble de la société. Dans la société coréenne, cette tension est toujours d'actualité. Et je ne pense pas qu'il s'agisse seulement d'une simple question d'harmonie entre ces deux aspirations. La part de l'individu doit aller grandissant, car aujourd'hui on ne respecte pas suffisamment la personne dans la société coréenne. Ce doit être notre combat, notre prochaine cause sociale.

Vous évoquez votre génération. Faites-vous référence à votre passé d'étudiant engagé dans les années 90 ?

Quand j'étais adolescent, c'était la période Chun Doo-hwan, un régime totalitaire [qui a duré de 1980 à 1988, ndlr].

Quand je suis arrivé à l'université, un nouveau président militaire a été nommé. La société était alors complètement militariste et c'était toujours la collectivité qui avait la parole. Au sein même des activistes qui se battaient contre le régime des dictateurs, il y avait aussi une forme de totalitarisme. Par exemple, quand on tombait amoureux entre nous, il arrivait que les deux amoureux se fassent expulser du groupe. C'était comme s'il y avait une interdiction tacite de tomber amoureux dans le groupe qui combattait la même cause. J'étais opposé à ce genre de choses et ma littérature est alimentée par ce passé et ce type de réflexion.

Vous défendez l'idée d'une littérature qui expérimente. Est-ce pour cette raison que vous avez appris le japonais et le chinois ?
Quand j'ai commencé à écrire, il y avait essentiellement une littérature nationale, uniquement coréenne, qui regardait et racontait des choses qui se passaient en Corée. Après, j'ai pu voyager beaucoup. Quand on quitte la Corée,



Kim Yeon-su.
PHOTO DR



quand on l'observe de l'extérieur, on apporte un autre regard. Lorsqu'un Japonais regarde les Coréens, c'est tout un autre monde, une autre optique. C'est pareil avec les Chinois. Faire coexister ces trois regards permet de voir le monde autrement. J'essaye maintenant d'écrire d'un autre point de vue que le mien. Comme je suis un homme, j'essaye d'écrire du point de vue d'une femme, d'un Japonais ou d'un Occidental.

Les personnages féminins restent parfois inaccessibles, insaisissables, avec des profils psychologiques plus flous que les hommes. La femme est-elle dure à approcher en tant qu'écrivain ?

Pour moi, la femme, c'est l'autre parfait, une personne totalement différente. Mais pourquoi j'opte pour une narratrice ? Avec une femme, j'essaye d'être plus objectif, de faire plus de recherches, de tâtonner davantage, d'écouter plus les autres. J'ai écrit *Sonyong* quand j'avais une trentaine d'années. Je ne connaissais rien aux

femmes. Ça ne veut pas dire que je les connaisse mieux aujourd'hui ! Je suis toujours persuadé que l'on ne peut pas écrire sur les femmes, qui restent une totale inconnue pour moi, mais je l'accepte comme tel. Je tente de rendre possible l'impossible.

Vous parlez d'une littérature coréenne qui s'est ouverte. Quels sont les auteurs qui vous ont marqué ?

J'ai été très influencé par des écrivains qui sont mes aînés de vingt ans. Je pense à Salman Rushdie, Julian Barnes, Haruki Murakami ou Paul Auster. Quand j'ai commencé à écrire, on disait en Corée que le roman était terminé, qu'il fallait faire du cinéma. Or ces auteurs étaient énormément traduits en coréen et dans leurs univers romanesques, ils refusaient le cinéma. Ça m'a donné la confirmation que je pourrais me lancer dans la voie du roman. Et c'est là où je me suis dit qu'il y avait des expérimentations à tenter et que l'on pouvait obtenir du succès auprès des lecteurs.

En investissant le terrain de l'humour.

C'est très important pour moi. C'est l'arme avec laquelle les gens qui sont contre la collectivité peuvent se battre. La communauté, l'Etat, la société, c'est rigide, immobile et pesant. Que faire face à ça ? S'en moquer, utiliser la dérision.

Pourquoi cet attachement au dialogue dans vos romans ?

Je suis en train d'évoluer sur cette question. Au départ, je voulais montrer mon intention d'écrivain. Maintenant, je veux construire des scènes et puis m'éclipser. Après ma voix est off. Je continue à manipuler mes marionnettes, mais je deviens invisible. C'est pour cela qu'il y a des dialogues.

KIM YEON-SU

TU M'AIMES DONC, SONYONG ?

Traduit du coréen par Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet.

Serge Safran éditeur,

206 pp., 18,90 €.

SI LE RÔLE DE LA MER

EST DE FAIRE DES VAGUES

Traduit par Lim Yeong-hee et Mélanie Basnel. Piquier poche,

316 pp., 8,50 €.